Lancelot Hamelin

# LE COUVRE-FEU D'OCTOBRE

Roman

L'ARPENTEUR

Extrait de la publication

Extrait de la publication

*L'Arpenteur*

Collection créée
par Gérard Bourgadier

dirigée par
Ludovic Escande

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Lancelot Hamelin

# LE COUVRE-FEU D'OCTOBRE

*roman*

GALLIMARD | L'ARPENTEUR

© *Éditions Gallimard, 2012.*

*Je méprise la poussière qui me compose et qui vous parle ; on pourra la persécuter et faire mourir cette poussière ! Mais je défie que l'on m'arrache cette vie indépendante que je me suis donnée, dans les siècles et dans les cieux.*

Saint-Just

Extrait de la publication

# I

*Qu'était donc ce je ne sais quoi, ce quelque chose plus profond que le puits de Démocrite, qui gisait au fond des pupilles de ma bien-aimée ?*

E. A. Poe

Extrait de la publication

Extrait de la publication

## *Retrouvailles*

### Nuit de décembre 1960

Une armée d'immeubles dresse ses ombres troublées çà et là par la lueur des fenêtres.

Octavio s'arrête sur le perron d'un bâtiment aux façades pelées. Il secoue la neige de ses cheveux, avant d'entrer dans le vestibule au fond duquel on devine la rambarde de fer forgé. Un escalier en colimaçon monte dans l'ombre verticale... Au troisième étage, sous l'ampoule nue, on peut lire sur une plaque de cuivre un nom qu'Octavio connaît bien.

Notre famille porte ce nom depuis qu'elle a quitté la Galice pour Oran. À nouveau, ce nom se retrouve ailleurs...

Je sonne. Quelques bruits derrière la porte, le panneau se dérobe, la lumière électrique inonde le palier. L'homme qui a ouvert est surpris. Il sera tour à tour attristé et furieux que ce soit moi, et puis déçu que ce ne soit pas toi – avant de me prendre dans ses bras. Puisqu'il le faut... Les deux frères. Tu nous connais, Judith...

Je suis tiré dans le corridor. Les murs sont tapissés d'un papier un peu ocre, terni, couvert de motifs. Contrées lointaines peuplées de dattiers, de chameaux, de silhouettes enturbannées...

La porte se referme derrière nous.



Extrait de la publication

*

— Octavio.

C'est ainsi qu'il m'appelle. Mon grand frère est massif, le teint très brun et le cou d'un taureau, un peu empâté depuis la dernière fois que je l'ai vu.

Il me dévisage. S'interroge-t-il sur la maigreur du cadet ? Je suis plus jeune que lui de cinq années... J'aimais l'école, j'avais quitté l'Algérie après mon baccalauréat pour suivre des études d'histoire à la Sorbonne. J'étais parti en 1955, l'été qui avait suivi les « événements » de la Toussaint 54 : les attentats qui donnèrent le coup d'envoi à la guerre. Plus tard, quand vous êtes venus à votre tour en métropole, nous nous étions revus une ou deux fois. Pas plus.

*Octavio a trop changé*, avait-il dit à sa femme... À toi, Judith.

Quelles idées les cocos lui ont fourrées dans le crâne...

Tu ne savais comment arrondir les angles. On avait pris de la distance. Le flic cocorisant et l'étudiant cocommunisant. Je n'avais plus donné de signe de vie jusqu'à ce soir d'hiver 1960...

Lorsque la sonnerie avait retenti, ton mari s'était précipité sur la porte.

Il n'était pas déçu de voir son cadet sur le pas de la porte, au contraire, il désespérait de me revoir un jour, mais il ne pouvait cacher ses craintes à propos de tes balades nocturnes.

Et dieu savait ce que j'allais amener avec moi. Quels souvenirs...

*

Viens t'asseoir au salon, Octavio.

Dans un coin, une table aux pieds vernis, mou-



Extrait de la publication

lurés d'une façon tarabiscotée, comme nombre de ces objets trouvés aux puces, qui racontent la longue histoire d'un pays qui passe de la campagne à la ville. La commode supporte une télévision majestueuse, obèse comme un de ces chats castrés qu'on prend pour divinité. Le servo-régleur est un brevet exclusif OCEANIC, disait la réclame.

Je remarque quelques photos appuyées au poste, encadrées avec coquetterie : un jeune couple, bras dessus, bras dessous devant la mairie du quartier de Karguentah ; les deux frères au bord de la mer, grand frère fier-à-bras autour des épaules du petit frère petits bras ; les deux frères et Judith, adolescents pour toujours, une petite baraque de plage, un grain de photo déjà vieillissant, un noir et blanc velouté, qui commence à jaunir.

Je demande à mon frère comment va... le bébé.

Comment s'appelle-t-il déjà ?

Frank...

*Mazal tov'*, mon frère, comme disent les Juifs, que dieu augmente ton bien...

Le fils de mon frère et de toi, c'est notre père continué par mon frère, dans la droite ligne. Mais moi, qui me continuera ?

Il est né en 1958, le 12 octobre, le jour de l'éclipse, j'ai vu l'éclipse à la télévision. Pour la voir en direct, il fallait mettre des lunettes noircies au bouchon brûlé. Le miracle de la lune fendue, les nuages et la vapeur de la lumière – un anneau de lumière dans les ténèbres – les Aztèques et les sacrifices humains.

« Tu étais où le jour de l'éclipse ? » me demande mon frère.

Où j'étais, est-ce que je peux dire où j'étais en octobre 1958 ? Je ne peux pas non plus dire où je me trouvais quand j'ai appris l'attentat contre Soustelle, un mois avant l'éclipse.



Extrait de la publication

Mon frère me dit :

« Il dort, Frank, notre fils, ton neveu, on attend sa mère, Judith. » Mon frère est gêné : « Elle va bientôt rentrer, à cette heure, elle devrait déjà être là. »

Il m'observe. Je ne dis mot. Une grande gêne, ou une sorte de fatigue, accompagne ces retrouvailles. Le temps prend de la place. Je lis la réclame de la télévision posée sur la petite table : En télévision, le son et l'image arrivent ensemble sur l'antenne et doivent être ensuite intégralement séparés dans l'appareil. Seul, le servo-régleur vous permet de contrôler cette séparation du son et de l'image.

Le grand frère brise le silence et reprend la parole. Il ne dit rien de très remarquable. Le petit frère écoute. Le grand frère parle de tout et de n'importe quoi – du plaisir quand même qu'il a de revoir son Octavio. Sa voix se fait plus aiguë, moins prévisible – du plaisir que Judith aura, quand elle rentrera, parce que Judith... mais le grand frère ne s'étend pas sur ce sujet. Il parle pour éviter de demander à Octavio ce qui motive sa visite, craignant qu'Octavio ne lui demande un service...

Je suis sur la chaise de bois qui craque chaque fois que j'esquisse un mouvement et mon flic de frangin ne veut pas cracher le morceau – que ma présence illégale l'embarrasse. Il évoque la difficulté de vivre dans ce pays, le climat, les gens sont moins chaleureux, et toi, Judith, tu n'es plus pareille, il ne sait pas comment faire avec toi. Il se demande si au bout d'un certain temps le mariage...

Je romps ces épanchements, je dis qu'aujourd'hui je n'ai pas de grands mots, pas de polémique...

— J'ai besoin d'aide.

Mon frère se tait. Son regard fuit dans le petit couloir qui mène à la cuisine. Un vague reflet de



Extrait de la publication

lampadaire est le seul éclairage qui entre dans la pièce minuscule au fond du couloir.

Ce que mon frère a toujours craint est en train d'arriver.

Un silence pesant tombe entre nous. Je lui explique que je cherche un endroit où me planquer.

Tu sais, Octavio, la politique, pour mon boulot, c'est...

Je t'arrête, vieux, l'Ennemi qui me pousse au cul est différent. L'Ennemi me divise, à l'intérieur de moi-même, comprends-tu ? Je cherche un endroit où me planquer, mais, peut-être pour la première fois de ma vie, je ne fuis pas.

Au terme de ma tirade, je suis pris d'un ricanement idiot... Dans une sorte de panique, qui chasse d'un coup mon arrogance, j'invoque la tête de nos parents.

Je demande à mon frère le refuge de la famille.

Depuis l'enfance, nous nous efforçons de maintenir entre nous un regard droit et franc. Le regard qui convient à deux frères, disait le père.

Je n'ai pas le temps de rompre ce regard hors du temps et d'expliquer ce qui me pousse à demander asile.

Je n'ai pas le temps d'évoquer l'Ennemi qui me retranche hors de tous mes engagements, dans le camp de la famille, car tu es là, Judith.

Dans l'entrée du salon, imbibée d'eau et les épaules couvertes de neige, Judith est transie.

On ne t'a pas entendue entrer, tu n'as pas refermé la porte derrière toi.

Dans ton visage empourpré sous le coup du changement de température, tes yeux sont voilés par la fièvre.

Devant l'allure effrayante de sa femme, poupée de

porcelaine prête à tinter sur le parquet, ton mari se trouve désemparé…

Tes yeux, Judith, ce soir-là, en me voyant, étaient des puits.

Te souviens-tu de cette soirée de retrouvailles, Judith ?

Une étrange cohabitation commençait…

Extrait de la publication

## *Le lit de fer de nos parents*

### Décembre 1960

Vous m'aviez logé dans un petit cagibi au fond de l'appartement, où je passais l'essentiel de mes journées allongé sur un matelas, à fumer cigarette sur cigarette sans penser à rien. Enfin arrêté.

Nous mangions ensemble.

Je gardais parfois le petit lorsque vous vouliez vous absenter tous les deux. Frank évitait mon regard. Avec une espèce d'indifférence, parfois traversée de rires ou de larmes, dont je ne savais rien faire.

Je regardais un rai de lumière apparaître et disparaître sur le plancher. Le temps ne passe pas. Il se modèle.

Votre fils concentrait en son petit visage les traits que vous aviez vous-mêmes concentrés dans les vôtres. C'était encore informe mais on voyait parfois une mimique de toi, un mouvement de mon frère. Il y avait peut-être de temps à autre une expression qu'on pouvait retrouver chez moi. Son visage ressemblait souvent à celui d'un parfait inconnu.

Je fumais à la fenêtre, regardant le mur d'en face, me demandant si l'immeuble n'allait pas s'effondrer. Derrière les fenêtres, des gens allaient et venaient. Les vitres reflétaient le ciel ou d'autres



Extrait de la publication

vitres. Au-dessus des toits, le ciel, les nuages, la fumée de ma cigarette.

Je retrouvais le confort d'un foyer où, même s'il ne s'y dit rien de véritable, les repas sont réguliers et les draps changés à temps.

Mon frère bougeait sa masse dans le petit appartement, et passait à proximité de moi. Il déplaçait l'air et drainait des odeurs qu'il me semblait avoir toujours connues. Mon frère avait tenté de reconstituer la géographie de l'appartement familial à Oran. Le buffet où tu allais chercher les assiettes et les couverts était situé au milieu du salon, dans un certain axe par rapport à la porte qui donnait sur la cuisine. Le nombre de pas, ou quelque chose d'autre, rappelait l'organisation de l'espace que nos parents avaient sécrétée au cours de leur vie, et dont nous étions les enfants.

Dans votre chambre, j'avais retrouvé le lit de fer de nos parents.

Vous l'avez fait venir d'Oran ?

Ton frère a trouvé le même au marché aux puces.

Le même, vraiment, le même, est-ce qu'il serait possible que...

Ne dis pas n'importe quoi. On trouve n'importe quoi au marché aux puces.

Tu avais pris une certaine douceur avec tes vingt-cinq ans. Ta taille s'était un peu épaissie. Tu disais que tu n'avais pas perdu le poids de ta grossesse. Il riait en te claquant les fesses. Je n'avais pas ce souvenir de toi. Tu m'avais toujours semblé te tenir loin de ce genre de geste, de ce genre de poids, de ce genre de fin de soi. Quand tu t'asseyais, ton ventre se repliait sur lui-même, en bourrelets. La peau de ton cou s'était relâchée, écaillée et des rides étaient apparues dans ton visage qui pour moi était resté celui de l'arrogante gamine. Tes yeux s'étaient



Extrait de la publication

enfoncés dans leurs orbites. Et tes cernes semblaient toujours un peu sombres. Je n'avais pas vu tout ça se faire. Ça lui avait été réservé. À lui.

Il était rare que nous nous retrouvions seuls tous les deux, toi et moi. Comme si une crainte mutuelle nous en empêchait. De toute façon, nous ne savions pas quoi nous dire.

Nous entreprenions de temps en temps une discussion avec mon frère, qui tournait très vite à la politique.

Tu ne parlais pas beaucoup. On n'entendait pas souvent ta voix dans l'appartement. Tu acquiesçais, en dépit de cause.

Parfois, il me semblait retrouver tes éclats de rire. Ton rire résonnait dans les pièces et les couloirs de l'appartement. Puis ton rire se glaçait. Un jour, je découvris que tu riais seule. Ou bien devant ton fils, mais comme s'il n'était pas là. Il manquait quelque chose à ce rire, et pas seulement un objet.

Tu parlais à ton fils. De cette même façon. Comme s'il n'était pas là.

Je n'ai jamais osé écouter ce que tu disais lors de ces monologues. Pas seulement par pudeur ou discrétion...

Extrait de la publication

## *Déménagements*

Oran, c'est-à-dire « il y a longtemps... »

C'était un jour de pluie. Le soleil avait crevé sur Oran et l'eau du ciel se déversait sur les toits. Les tuiles chantaient. T'en souviens-tu, Judith ? Ton père et tes frères étaient coincés dans l'escalier en colimaçon, bloqués par un grand buffet dont les tiroirs venaient de dégringoler avec fracas, dans la cour. Les cris de votre famille nous avaient fait sortir sur le palier, et j'avais vu ta mère crier sur ses hommes. J'étais descendu vous donner un coup de main. Toi, Judith, tu t'étais glissée sous les bras d'un homme pour prendre sa place.

Tu avais fait cette grimace de dégoût qui te venait lorsque tu avais compris quelque chose avant tout le monde.

Par quelques ordres brefs, tu avais dirigé les opérations, et le meuble massif avait paru un instant se transformer en une substance plastique, comme un jouet de gomme, obéissant à tes cris, à la pression exercée par tes frères sur ces volumes de bois, dont les angles se tordaient avec souplesse afin de passer la rambarde, l'angle du plafond ou le coude du colimaçon.

Arrivés devant la porte de chez vous, n'importe qui aurait jeté l'éponge et aurait démonté le meuble

*Composition* CMB Graphic
*Achevé d'imprimer*
*sur Roto-Page*
*par l'Imprimerie Floch*
*à Mayenne, le 2 juin 2012.*
*Dépôt légal : juin 2012.*
*Numéro d'imprimeur :*

ISBN : 978-2-07-013803-6 / Imprimé en France.

**243419**

# Le couvre feu d'octobre Lancelot Hamelin

Cette édition électronique du livre
*Le couvre feu d'octobre* de Lancelot Hamelin
a été réalisée le 21 juin 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138036 - Numéro d'édition : 243419).
Code Sodis : N52851 - ISBN : 9782072472275
Numéro d'édition : 243421.

Extrait de la publication